

Charles Richard- Hamelin avec l'OSQ: Légendes nordiques

VENDEDI

17

JUILLET
20 H

AMPHITHÉÂTRE
FERNAND-LINDSAY

PROGRAMME

› **JACQUES HÉTU** (1938-2010)
LE TOMBEAU DE NELLIGAN, OP. 52 – 11 min

› **EDVARD GRIEG** (1843-1907)
CONCERTO POUR PIANO EN LA MINEUR, OP. 16 – 30 MIN
I. ALLEGRO MOLTO MODERATO
II. ADAGIO
III. ALLEGRO MOLTO MODERATO E MARCATO

ENTRACTE – 20 min

› **ALEXANDER VON
ZEMLINKSY** (1871-1942)
LA PETITE SIRÈNE (DIE SEEJUNGFRAU) – 40 MIN
I. SEHR MÄSSIG BEWEGT (Dans un mouvement très mesuré)
II. SEHR BEWEGT, RAUSCHEND (Très animé, bruyant)
III. SEHR GEDEHNT, MIT SCHMERVOLLWEM AUSDRUCK
(Très étiré, avec une expression douloureuse)

Présenté par



En collaboration avec



LES HABITATIONS
BORDELEAU

ORCHESTRE
SYMPHONIQUE DE
QUÉBEC

Clemens Schuldt,
direction
Charles Richard-
Hamelin, piano

NOTE DE PROGRAMME

Les légendes nordiques naissent rarement dans les palais. Elles surgissent des forêts, des falaises, des brumes marines et des longues nuits où la frontière entre le visible et l'invisible semble s'effacer. Cette relation intime entre l'homme, le mythe et la nature irrigue les trois œuvres de ce concert, qui invitent à traverser un territoire où le souvenir, l'identité et la métamorphose se répondent.

Le philosophe norvégien Arne Næss, fondateur de l'écologie profonde, voyait dans la nature une communauté de vie avec laquelle l'être humain peut s'identifier jusqu'à ne plus s'en sentir séparé. Les paysages cessent alors d'être des objets de contemplation pour devenir une manière d'éprouver le monde. La musique participe de cette même expérience. L'orchestre épouse le souffle des forêts, des montagnes ou des mers du Nord. La vérité cesse d'être un concept pour devenir une expérience sensible. Le philosophe danois Søren Kierkegaard rappelait que la vérité est toujours une vérité vécue ; les mythes procèdent de cette même intuition. Ils n'expliquent pas le monde : ils offrent une manière de l'habiter, en donnant une forme au deuil, au désir, à l'attente et à l'espérance.

Cette traversée s'ouvre avec *Le Tombeau de Nelligan* de Jacques Hétu, hommage au poète dont l'œuvre demeure l'une des plus mystérieuses de la littérature québécoise. Le titre évoque dans le cas présent la tradition du *tombeau*, cette forme musicale dédiée à la mémoire d'un disparu. L'œuvre avance comme un lent navire dans la brume, portée par une écriture où les lignes mélodiques émergent puis s'effacent, où les masses orchestrales semblent se transformer sans cesse, comme si la mémoire refusait toute immobilité. L'image du navire s'impose d'autant plus naturellement qu'elle traverse toute la poésie de Nelligan. On pense bien sûr au *Vaisseau d'or*, symbole éclatant d'un idéal voué au naufrage, jusqu'à cette interrogation bouleversante : « *Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?* » *Le Tombeau* de Hétu pourrait apparaître comme une réponse musicale à cette question laissée en suspens : un vaisseau symphonique qui reprend la mer pour maintenir vivante la présence du poète. L'écriture du compositeur conjugue une grande maîtrise architecturale à une tension expressive permanente. Les harmonies demeurent volontairement ouvertes, les résolutions se dérobent, laissant flotter une impression d'inachèvement qui appartient autant à la mémoire qu'au rêve.

Le Concerto pour piano en la mineur d'Edvard Grieg prolonge ce voyage en l'ancrant dans la lumière des paysages norvégiens. Composé en 1868, le concerto appartient au vaste mouvement d'affirmation culturelle qui accompagne l'éveil du sentiment national norvégien au XIX^e siècle. Sans recourir directement aux mélodies populaires, Grieg en absorbe les contours, les inflexions modales, les rythmes des danses traditionnelles comme le *halling* ou le *springar*.

NOTE DE PROGRAMME

(Suite)

Piano et orchestre construisent une vaste arche sonore où la virtuosité demeure toujours au service du chant. Le premier mouvement alterne les élans héroïques et les moments d'une délicatesse élégiaque. L'*Adagio* ouvre une parenthèse de lumière suspendue: les cordes installent un climat de sérénité auquel le piano répond par une ligne d'une simplicité désarmante, comme une voix solitaire contemplant l'immensité d'un fjord. Le finale retrouve l'élan des danses norvégiennes, leurs accentuations irrégulières, leur vitalité presque populaire, avant que la tonalité ne s'éclaire progressivement vers une conclusion rayonnante.

Avec *La petite sirène (Die Seejungfrau)*, Alexander von Zemlinsky entraîne les membres du public vers un autre rivage, celui des profondeurs marines et des métamorphoses intérieures. Composée entre 1902 et 1903, cette vaste fresque symphonique puise son inspiration dans le conte d'Hans Christian Andersen, publié en 1837. Mais la figure de la femme des eaux appartient à une histoire bien plus ancienne: depuis les sirènes d'Homère jusqu'à la Lorelei rendue célèbre par Heinrich Heine, la littérature européenne n'a cessé de prêter aux eaux une voix capable de séduire, d'égarer ou de révéler. Chez Andersen, le conte devient une méditation sur le désir, le sacrifice et la possibilité de se transformer sans jamais renier ses origines. Cette lecture touche particulièrement Zemlinsky, qui compose l'œuvre au lendemain de sa rupture avec Alma Schindler.

L'orchestre déploie ici une palette d'une richesse exceptionnelle. Les harpes dessinent les reflets mouvants de la surface marine, les bois laissent affleurer d'infimes miroitements, tandis que les cordes et les cuivres bâtissent d'immenses vagues sonores. Les thèmes se métamorphosent continuellement, comme soumis au flux des courants. Le premier mouvement installe le royaume sous-marin dans une lumière mystérieuse; le second fait éclater toute la violence des passions humaines; le troisième atteint une forme de transfiguration où les derniers accords semblent dissoudre la douleur dans une clarté presque immatérielle.

FAITES UN DON

Votre soutien est important et permet à la musique classique de rejoindre tous les publics et de continuer à faire vibrer notre communauté.



Souvenir, identité et métamorphose qui traversent les œuvres de ce programme sur fond de nature nordique pourraient se cristalliser dans ces vers de la poétesse suédoise Karin Boye :

Buvez, mes yeux, la lumière d'or que
je ne vois pas / Respirez profondément,
mes poumons, les effluves de la mousse
humide. / Je suis une pierre morte.

© Benjamin Goron